

JEAN-CLAUDE HAUC

LE CRÂNE DE SADE

ÉDITION
TINBAD

www.editionstinbad.com

127, boulevard Raspail 75006 PARIS

Un véritable tonnerre d'applaudissements éclata et se poursuivit pendant de longues minutes. Milan Durcet était demeuré devant son pupitre et savourait l'enthousiasme du public nombreux rassemblé par cette nuit de juillet à Lacoste, dans l'ancienne carrière de pierre servant de cadre à l'Espace Pierre Cardin. La conférence qu'il venait de prononcer, visant à illustrer l'attachement du marquis de Sade pour le Vaucluse, était incontestablement un triomphe. Lorsque le public se calma enfin, la jeune femme du staff municipal qui avait présenté l'universitaire en début de soirée s'approcha de lui tout sourire, lui prit la main et l'étreignit avec chaleur. Quelques nouveaux applaudissements crépitèrent. Puis, se tournant vers l'assistance, elle s'enquit si quelqu'un désirait prendre la parole afin de poser une question au conférencier. C'était le moment qui ennuyait le plus Durcet lors de chacune de ses interventions publiques. Il redoutait principalement les questions vicieuses ou retorses de quelque auditeur malveillant cherchant à le mettre en difficulté ; voire à ruiner son argumentation. Mais rien de cela n'advint ce soir-là. Tout le monde paraissait satisfait de sa prestation, et il répondit avec aménité à tous ceux qui souhaitèrent le voir approfondir ou préciser quelque point trop brièvement évoqué au cours de sa conférence. Peu de questions intéressantes au demeurant ; de celles qui lui auraient permis de briller davantage encore. Si l'on excepte pourtant celle d'un vieux monsieur

concernant le type de rapport qu'entretenait Sade avec ses valets Latour et Carteron. À grand renfort d'anecdotes piquantes et parfois scabreuses, Durcet parvint alors sans mal à tenir l'assistance sous le charme pendant une bonne demi-heure. À la fin, tandis que plusieurs spectateurs commençaient à s'agiter et lorgnaient vers le fond de la carrière où une longue table était dressée pour le cocktail, un individu se leva au troisième rang et prit la parole. Il était grand et athlétique ; mais Durcet avait du mal à distinguer ses traits à cause d'un projecteur qui l'éblouissait. Avec un fort accent américain, mais une syntaxe parfaite, l'homme demanda si l'on savait où se trouvait aujourd'hui le crâne de Sade que des médecins avaient emporté lors de l'exhumation de la dépouille du marquis à Charenton, quelques années après son décès. Un peu décontenancé tout d'abord par la singularité de cette question à des lieues du sujet qu'il avait développé ce soir-là, Durcet recouvra pourtant assez rapidement son sang froid. Après s'être efforcé de bien montrer à son public qu'il n'ignorait rien du fait évoqué, en citant de mémoire un rapport rédigé par le docteur Ramon, dernier médecin à avoir vu Sade en vie, il décida de libérer son auditoire et annonça à ce retardataire que le crâne avait probablement été égaré en Amérique par un élève du docteur Spurzheim auquel Ramon l'avait confié, afin que celui-ci pût l'étudier à partir des théories de la phrénologie très en vogue à l'époque. Comme l'accent de son questionneur trahissait un natif de ces contrées, il engageait vivement celui-ci à entreprendre des recherches lorsqu'il retournerait dans son pays. En attendant, il lui souhaitait bonne chance et espérait avoir bientôt de ses nouvelles.

Mais Milan Durcet n'eut pas le loisir de juger de l'effet produit par ses derniers mots chez son étrange questionneur : tous les auditeurs se levaient à présent et quittaient bruyamment leur siège. La nuit vaclusienne n'était pas parvenue à rafraîchir l'atmosphère et les pierres de la carrière diffusaient encore la chaleur

emmagasinée durant la journée. L'historien se félicitait d'avoir renoncé ce soir-là à porter une veste. Sa chemise de lin blanc et son pantalon de la même matière étaient moites. Déjà on le guidait vers le buffet où lui furent présentés quelques invités de marque qui bavardaient avec les organisateurs de la soirée. Les robes fort courtes et souvent dépoitraillées qu'arboraient plusieurs femmes le congratulant ne le laissaient pas insensible, et il ne put éviter de rougir lorsque l'une d'entre elles le félicita pour son érudition et son sens de l'humour. Les gens se pressaient à présent autour de Durcet qui avait horreur des bains de foule et commençait à se sentir quelque peu pris au piège. Sophie-Angélique, son assistante dévouée, l'avait rejoint et attendait en silence qu'il lui fît connaître ses desiderata. Elle était vêtue ce soir-là d'une robe-chemisier de chez Zara, qu'elle portait sans sous-vêtements. Comme un individu à la barbe clairsemée et à la tignasse grasseuse paraissant très proche du maire lorgnait sans façon vers le décolleté de la jeune femme, Durcet posa la main sur son épaule dénudée afin de bien marquer sa propriété. Ce n'est pas parce qu'il pourrait largement être le père de Sophie-Angélique que l'autre devait se croire tout permis... L'historien engloutit quelques toasts, but trois verres de vin blanc et s'efforça d'être aimable avec tous ceux qui lui furent présentés. Extrêmement vaniteux, il ne se lassait jamais de compliments, et les louanges que lui prodiguait une jolie femme le touchaient parfois davantage qu'un témoignage de reconnaissance accordé par l'un de ses pairs. Un peu après minuit, il fallut pourtant se séparer. Une grande partie du public avait déjà déserté la carrière. Durcet serra encore quelques mains, remercia ses hôtes pour leur accueil ; puis suivit Sophie-Angélique jusqu'à la voiture qu'ils avaient louée la veille à Avignon. Toujours parfaite, la jeune femme avait déjà récupéré ses notes et sa sacoche de cuir que l'historien avait oubliées sur la petite estrade où il avait prononcé sa conférence.

Lacoste ne possédant pas d'hôtel digne d'accueillir l'historien, c'est à Bonnieux que Sophie-Angélique avait retenu une chambre pour la nuit. Il ne leur fallut qu'un quart d'heure pour contourner la petite vallée de l'Aigues et rejoindre leur gîte, un ancien prieuré du XVIII^e siècle sis au pied des remparts.

La chambre était propre, spacieuse et agréablement climatisée. Sophie-Angélique n'avait allumé que la petite applique disposée sur la tête de lit et était aussitôt passée dans la salle de bains afin de se rafraîchir. Durcet qui avait commencé à se plaindre d'une céphalée au cours du trajet en voiture s'était quant à lui laissé tomber sur le lit, coulant vers sa compagne un regard implorant, avant de fermer les yeux. Il aurait pu aussi bien ne rien signifier de son désir. Sophie-Angélique savait parfaitement comment s'y prendre afin de soulager ces maux de crâne récurrents.

De retour dans la chambre, la jeune femme se débarrassa aussitôt de sa robe avec une charmante torsion de tout son corps et apparut dans sa nudité gracile. Elle rejoignit alors Durcet sur le lit où elle s'agenouilla et commença à masser ses tempes et son front. Celui-ci gardait les yeux clos et demeurait immobile. Les doigts frais poursuivirent un long moment leur pétrissage bien-faisant. Jusqu'à l'instant où l'historien se décida enfin à rouvrir les yeux, commença à caresser les cuisses de sa maîtresse, puis l'attira fermement vers son ventre. Sophie-Angélique savait que la céphalée était désormais en bonne voie de résorption ; pourvu que la thérapie fût menée jusqu'à son terme, en respectant les règles instaurées par son impérieux patient. Elle entreprit donc de lui retirer ses vêtements, puis, s'emparant de son sexe déjà en érection, emboucha celui-ci sans autre forme de procès. L'historien avait de nouveau fermé les yeux, attentif désormais

à la montée progressive de son plaisir. Lorsqu'il sentit qu'il ne pourrait plus résister très longtemps, il se dégagea d'un sursaut. Sophie-Angélique s'accroupit aussitôt sur le lit et présenta à son amant son joli fessier. Le sphincter ne résista que le temps d'un soupir et Durcet s'enfonça jusqu'au rectum palpitant avec un gémissement d'aise. Les mains fichées sur ses hanches, il posséda ainsi un long moment la docile jeune femme. Jusqu'à l'instant où, n'y tenant plus, il finit par se répandre en elle. Il s'effondra alors sur son dos, ruisselant de sueur. Sophie-Angélique avait également connu un spasme violent et n'avait pu s'empêcher de manifester son propre plaisir.

*

Milan Durcet n'était guère patient avec ses diverses maîtresses. Il avait invité Sophie-Angélique à lui prodiguer les soins que requéraient ses fréquentes céphalées dès le début de leur relation. Celle-ci avait bien sûr été un peu surprise ; mais s'était finalement laissée convaincre par les goûts antiphysiques de l'historien, professant volontiers que la vraie nature de l'homme est avant tout une anti-nature. Seuls les animaux peuvent confondre reproduction et sexualité. D'où la célébration de la sodomie, emblème d'une éthique véritablement humaine ; pratique permettant d'échapper à la dictature d'un commerce sans cela quasi-bestial. La douleur avait d'abord paru insupportable à Sophie-Angélique ; puis elle s'était accoutumée à la chose, et enfin y avait pris du plaisir. Bien sûr Durcet n'avait pas manqué de lui lire afin de l'encourager dans ses efforts tous les passages de *La Philosophie dans le boudoir* ou de l'*Histoire de Juliette* afférant à cette matière.

Une seule fois Sophie-Angélique avait osé faire remarquer à Durcet que le *modus operandi* de leurs étreintes (massage crâ-

nien, fellation et sodomie) possédait un caractère passablement répétitif et monotone. L'historien avait alors répliqué en citant Nietzsche avec hauteur : « Quand on a du caractère, on a aussi une expérience typique, qui revient toujours. » Il était blême et avait l'air furieux. La jeune femme n'avait pas insisté et s'était bien gardée d'évoquer de nouveau ce sujet. Sans doute avait-elle fini par se persuader qu'elle était au fond un être de peu de caractère.

Sophie-Angélique appartenait à une famille de grands bourgeois catholiques de Bordeaux et la docilité de son tempérament expliquait qu'elle eût pu très longtemps en accepter les principes. Élevée dans diverses institutions religieuses, sa sensualité s'était principalement épanouie à travers ses activités scolaires, ainsi que par la pratique intensive du chant et du piano. Elle ignorait toujours pourquoi elle avait décidé un jour d'entreprendre des études d'histoire ; contre l'avis de son père, qui aurait souhaité la voir faire son droit. Lorsqu'elle avait rencontré Milan Durcet, l'année de sa maîtrise, elle était encore vierge, malgré ses vingt-trois ans. L'enseignant avait été séduit dès l'abord par cette fleur à peine éclosée possédant estimait-il le plus beau cul qui se fût échappé des bords de la Garonne. À Paris-Sorbonne, il jouissait d'une réputation sulfureuse fondée à la fois sur ses travaux concernant le libertinage du XVIII^e siècle et les relations tapageuses qu'il entretenait avec certaines de ses étudiantes. Fréquentant peu ses condisciples, Sophie-Angélique ignorait alors tout cela. Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsqu'elle se rendit compte que Durcet s'intéressait à elle autrement que dans le cadre d'une direction de mémoire ! Mais comme on ne lui avait jamais appris à protester ou à se plaindre, elle se retrouva un beau jour dans son lit sans avoir eu le temps d'en déterminer aussi bien le pourquoi que le comment. Aujourd'hui, tout en travaillant à une thèse sur Pidansat de Maïrobert, elle dispensait quelques cours à la fac et occupait auprès